MIKE ST MAUR SHIEL/MARY EVANS

DOSSIER

Le reboisement, spontané ou volontaire, des zones dévastées par la Première Guerre mondiale a permis de créer des forêts uniques, à la fois lieux de mémoire, conservatoires d'un patrimoine historique, et d'une grande richesse biologique.

PAGE 38
FORÊT D'ARGONNE : UN CONSERVATOIRE DE LA GRANDE GUERRE

PAGE 44
FORÊT DE VERDUN : UNE FORÊT POUR MÉMOIRE

PAGE 50
HISTOIRE : LA GRANDE GUERRE DES FORESTIERS

14-18 FORÊTS DE MÉMOIRE

TEXTES SANDRINE BOUCHER

LA FORÊT EST LE SEUL ESPACE QUI N'A PAS CHANGÉ EN CENT ANS : L'HISTOIRE PEUT ENCORE S'Y LIRE.

MIKE ST MAUR SHEILMARY EVANS

MIKE ST MAUR SHELL/MARY EVANS

ISSUES d'un reboisement volontaire ou d'une régénération naturelle, les forêts sont progressivement revenues sur les lieux de la Grande Guerre.

Les canons à peine tus, les fleurs champêtres couvrent déjà les sols et les corps martyrisés. L'image stupéfait les témoins. Le lieutenant Fonsagrive, alors à Verdun, raconte : « Levant la tête sur la côte arrondie face au fort de Vaux, je vois une immense tache de sang. C'est une nappe de coquelicots, dont la couleur est avivée par les rayons d'un soleil déjà ardent. » Le spectacle se renouvelle dans la Somme, la Flandre. Le coquelicot et le bleuet, plantes messicoles qui ont besoin de terres labourées, deviendront ainsi les fleurs du souvenir du sacrifice des hommes.

Partout la vie revient, presque plus forte, comme pressée d'effacer l'horreur et la folie humaine. Dès l'automne 1917, chênes et hêtres produisent une quantité de fruits exceptionnelle. L'adjudant Jacques Péricard, auteur du célèbre « Debout les morts ! » d'avril 1915 sur le secteur de Bois-Brûlé, près de Saint-Mihiel, ne reconnaît déjà plus le champ de bataille au lendemain de la guerre : « On m'avait dit : "Quand le printemps prochain aura recouvert le sol de pousses nouvelles et d'herbes hautes, tout vestige de ce que vous avez connu en 1914 et 1915 sera effacé." Les collines, les saulaies, les herbes vertes ont je ne sais quoi de tragique et horrible. »

L'INSTANT ZÉRO DE LA RÉGÉNÉRATION

En 1919, une cartographie des zones touchées est établie, avec un classement par zones : bleues, jaunes, rouges. Ces dernières, dont le coût de restauration est supérieur à leur valeur, représentent 116 640 hectares. Ce sont d'anciennes forêts, des terrains agricoles, des ruines de villages. L'État préempte à partir de 1923 ces espaces bouleversés, impraticables, parsemés d'ossements, de ferraille, de munitions, de tranchées, de résidus d'obus à gaz… en attendant de savoir qu'en faire. Une partie est remise en état, une autre est confiée à l'armée, une autre encore conservée au titre des vestiges de guerre. Et près de 17 000 hectares, dont 85 % pour le seul département de la Meuse, sont confiés à l'Administration des Eaux et Forêts pour être (re)boisés. Une décision rationnelle. Le pays manque alors d'hommes et d'argent pour niveler les terres, sans compter le danger d'explosion d'un obus oublié. D'autre part, la reconstruction a besoin de bois, en particulier de résineux, pour étayer les mines. Et du résineux, il en manque cruellement, rappelle un rapport parlementaire en 1918 : la situation déjà déficitaire avant-guerre s'aggrave avec la fermeture de la route de la Baltique pour cause de révolution d'Octobre. Enfin, la France a acquis une bonne expérience des reboisements en résineux sur les sols profon-

DOSSIER **14-18**

Lorraine, secteur de Badonviller

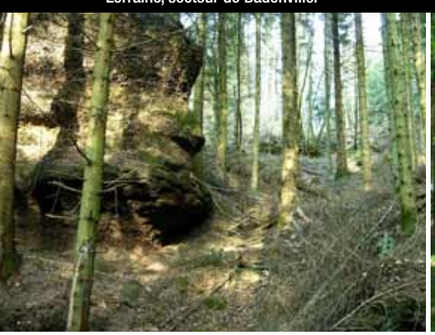
Ferme du Chamois en ruines / forêt

Argonne, maison forestière

Hartmannswillerkopf, le Sultzerbahn

Seppois-le-Haut, lieu-dit L'Entre Largue

Hartmannswillerkopf, cimetière des chasseurs allemands



TOUS DROITS RÉSERVÉS

dément érodés avec les opérations de restauration des terrains de montagne menées à partir de 1860. La nature n'attend pas que se règlent les questions foncières au cours de la décennie 1919-1929. La vitalité de la dynamique végétale surprend partout. «On pensait les théâtres du conflit stérilisés, minéralisés à jamais. On a assisté au contraire à l'instant zéro de la régénération. On a pu observer l'extraordinaire capacité de reconquête du végétal et avoir la confirmation qu'il était possible de reconstruire une forêt sans humus, sans sol forestier, sans passer par toutes les phases que la nature impose», remarque Jean-Paul Amat, géographe à l'université Paris IV-Sorbonne. Il rappelle que le terme de «résilience» (renaître de ses souffrances), popularisé par le psychiatre et neurologue Boris Cyrulnik, avait été mis en évidence par les écologues qui ont étudié la cicatrisation des forêts dans les années 1930.

UN REBOISEMENT CONTROVERSÉ

S'ils apparaissent comme un choix logique pour l'Administration, les reboisements ne se font cependant pas sans difficulté. À Verdun, comme dans d'autres secteurs de la zone rouge, un vif débat oppose ceux qui veulent laisser le site en l'état et les tenants du (re)boisement, accusés de vouloir «camoufler la mémoire». «Il n'y avait en réalité pas beaucoup de solutions. Ne rien faire aurait de toute manière conduit à l'installation d'une friche puis d'une forêt», rappelle Frédéric Steinbach, responsable Lorraine du patrimoine historique et archéologique de l'Office national des forêts (ONF). Des anciens combattants acceptent mal la plantation de pins envoyés depuis les anciens pays ennemis au titre des réparations de guerre. L'introduction de chênes américains et d'érables canadiens, flamboyants à l'automne, suscite des réticences dans ces lieux de mort, en particulier autour des cimetières. Les essais de plantations de feuillus en Meurthe-et-Moselle sont un échec, le sol est encore trop pauvre. Enfin, la sécheresse de 1934 décime nombre de jeunes plants. La politique menée n'est pas uniforme. Les plantations de pins et d'épicéas sont loin d'être systématiques. Dans d'anciennes forêts, quelques arbres, mitraillés ou rejetant de la souche, sont conservés en guise de semenciers pour assurer la régénération naturelle. D'autres massifs, à l'instar du Hartmannswillerkopf, dans les Vosges, ne sont pas reboisés, volontairement; et pourtant, malgré un environnement difficile, la forêt est revenue progressivement. D'autres encore restent en état jusqu'à leur repeuplement dans les années 1960 et 1970.

La mutation progressive des forêts de guerre «enrésinées» vers davantage de feuillus commence à partir de cette époque. Les boisements d'aujourd'hui sont dans un «entre-deux». «Malgré la dynamique naturelle et l'action des forestiers, ce sont encore les héritages de la guerre qui conditionnent les paysages forestiers», remarque Paul Arnould, biogéographe, professeur à l'école normale supérieure (ENS-Lyon), dont les souvenirs de jeunesse près du chemin des Dames ont été marqués par ces «extraordinaires forêts d'arbres tordus comme des bonzaïs géants», issus des plants de médiocre qualité des dommages de guerre. «Nous sommes encore dans un stade intermédiaire entre les essences pionnières –bouleaux, saules, trembles– et les essences climaciques –érables, hêtres. C'est passionnant à la fois en termes de foresterie et de biodiversité: il est rare de bénéficier ainsi d'une forêt subnaturelle», remarque Frédérique Lecomte, responsable du bureau d'études de l'agence de l'ONF en Alsace, à propos du Hartmannswillerkopf. Peu, voire pas exploitées pour la production de bois, les forêts de guerre sont devenues des espaces naturels précieux. En Lorraine, 22 espèces de chauves-souris ont été observées, qui trouvent refuge en particulier dans les souterrains de la Première Guerre mondiale pour hiberner. Les forêts de guerre sont aussi des espaces où peut encore se lire l'Histoire. «Avec la remise en culture et surtout l'urbanisation, la plupart des traces ont disparu. La forêt est le seul espace qui n'a pas changé en cent ans. Nous n'en sommes qu'aux prémices de ce que la forêt peut offrir à l'archéologie», s'enthousiasme Guillaume Benaily, archéologue à l'ONF, qui a travaillé sur les vestiges du camp retranché de Paris. Paul Arnould conclut en soulevant ce paradoxe: «La forêt accusée de mettre un voile sur les stigmates de la guerre a permis en réalité de les conserver. Sous l'humus, la topographie est restée quasiment intacte. Pour se faire aujourd'hui une idée des conditions de vie pendant la Grande Guerre, il faut aller en forêt.» ■

SYMBOLES DES SOUFFRANCES

La figure de l'arbre, miroir de l'homme, persiste longtemps après le conflit. Les premiers modèles de base des monuments aux morts, fabriqués en série, prennent la silhouette d'un tronc brisé. Les formes changent plusieurs années plus tard, avec l'inscription des noms des disparus. En forêt, certains arbres reliques de la Grande Guerre sont choyés comme des vétérans par les habitants et les forestiers, à l'instar d'un hêtre de Bois-le-Prêtre, en Lorraine, qui a repoussé après avoir été décapité. Dans le même secteur, un chêne mitraillé, autre témoin végétal rescapé des batailles, mais menacé par une pourriture au niveau du collet, a été coupé, séché, traité par un laboratoire de restauration des œuvres d'art, avant d'être installé en 2007 dans l'église de Fey-en-Haye (Meurthe-et-Moselle).

LES «GUEULES CASSÉES DE LA FORÊT»

Éclats d'obus, balles, morceaux de barbelé et ferrailles diverses: à la fin du conflit, une bonne partie des arbres est truffée de métal. Une «gangrène», écrit Maurice Bach, ingénieur en chef des Eaux et Forêts dans *Forêt et Guerre (1994),* qui estime à 30 % les forêts mitraillées en Lorraine. Dans certaines forêts des Vosges, un arbre sur deux est concerné. Or, un seul éclat peut déprécier la valeur de toute une coupe, et les acheteurs ont beau jeu de mettre en avant une suspicion de mitraille pour casser les prix. Le service de traitement des bois mitraillés (STBM), doté d'un système de détection électromagnétique, est créé en 1979 par l'Office national des forêts dans les Vosges. L'équipement des scieries en détecteurs et la tempête de 1999, qui voit l'afflux de bois sains sur le marché, conduiront à la fermeture de ce service en 2003. Il aura traité 500 000 mètres cubes de grumes.

FORÊT D'ARGONNE, LA NATURE EN HÉRITAGE

Loin de masquer les traces de la guerre, la forêt d'Argonne rend hommage aux combattants qui ont vécu ici de longs mois meurtriers, dans des conditions très difficiles. Le camp de Borrieswald et les plantes jamais identifiées sur ces sites avant-guerre racontent aujourd'hui l'histoire de la Grande Guerre.

PHOTOS EMMANUEL BOITIER

Depuis cinq ans qu'il l'explore, été comme hiver, Yves Desfossés ne se lasse pas d'arpenter le site de l'ancien camp allemand de Borrieswald, à Apremont, en forêt d'Argonne. Le conservateur de l'archéologie de Champagne-Ardenne s'enthousiasme : « Ce site est exceptionnel. Ce camp était le plus organisé, le plus grand et le plus beau. Partout ailleurs, les vestiges ont été bouleversés, recouverts ou fragmentés. Il est très rare en archéologie de pouvoir ainsi s'intéresser à une ville entière, totalement préservée. Grâce à la forêt, rien n'a bougé depuis un siècle. Nous avons là un conservatoire de la Grande Guerre. » La sanglante année 1915 avait laissé place à une période de calme relatif en Argonne. De ce côté de la ligne de front, les régiments du Kaiser s'étaient installés pour longtemps. Ils avaient apporté leur mode de vie, enterré leurs morts. Ici, pas de croix blanches alignées sous le soleil. Le cimetière militaire allemand d'Apremont respire le romantisme. Un chêne multicentenaire veille sur les dépouilles de plus d'un millier de soldats, sous un sol couvert de mousses et d'herbes douces.

En direction de l'ancien front, dans le sous-bois clair, il reste un chêne-observatoire, un bunker pour les transmissions, des traverses de l'ancienne « voie étroite » de chemin de fer. Vers l'arrière, le camp de repos, nommé en référence au chef d'état-major Von Borries, était capable d'abriter jusqu'à 3000 hommes. « Il n'y a jamais eu autant de monde ici ! », remarque Yves Desfossés. Aujourd'hui, le coin ne compte que sept habitants à l'hectare. La visite, sur une matinée entière, se fera d'ailleurs sans croiser âme qui vive. Près de la route était installée la zone logistique : hôpital, entrepôts, réserve d'eau (le seul ouvrage en béton du camp), système d'enlèvement d'ordures, desserte par le train. Puis, en descendant dans la forêt, on observe les trous creusés pour les batteries d'artillerie. Plus bas encore avait été créée la zone de vie, bien protégée des tirs adversaires dans deux amphithéâtres naturels. Une trentaine de baraquements avaient été construits, sur trois niveaux, long chacun de 600 mètres. « Les cabanes en bois avaient des rambardes, des jardinières. Une ambiance de chalets de Forêt-Noire, mais en Argonne », sourit Yves Desfossés en rallumant sa pipe. Les fouilles ont mis au jour un cabinet de dentiste, avec prothèses, moulages dentaires et pas moins de 400 dents arrachées. La totalité de la vaisselle du mess des officiers a été découverte sous un toit effondré, soit cinq ou six types différents d'assiettes, des soupières, et même des présentoirs à cure-dents. Ce qui ressemblait à des morceaux de bois à moitié pourris était en fait des cartes postales écrites sur des écorces de bouleau… De nombreuses bouteilles au verre épais et des débris de faïence jonchent encore le sol. Au fond du vallon, il reste les traces des douches, des latrines, des écuries. Plus loin, il y aurait même eu un cinéma. Les prochaines recherches le diront peut-être. Sur le chemin du retour, Yves Desfossés trouve, cachée derrière un arbre, une « sonde champenoise », appareil visant à sonder l'épaisseur du sol et détecter les vestiges. C'est la troisième à être détectée, qui vient s'ajouter à sa petite collection. « Depuis 2009, nous avons exploré tout ce qui risquait d'être pillé. Mais un archéologue pourrait passer des dizaines d'années avant de pouvoir faire le tour de ce site. Nous en laisserons aux suivants… »

La forêt d'Argonne cache une ville entière, entièrement préservée.

LA MÉMOIRE PAR LES FLEURS

Accompagnée cette fois de Damien Georges, l'exploration de la forêt devient observation des ramures et scrutation des bords des chemins. Passionné par son métier – « on apprend parfois plus dans une forêt que dans un livre » –, féru d'histoire, fondu de botanique, curieux de philosophie, intéressé par la géologie et la pédologie, ce technicien de terrain de l'Office national

des forêts (ONF) en forêt d'Argonne est devenu un spécialiste estimé des plantes de sa région, et plus particulièrement celles dites «obsidionales», c'est-à-dire apportées par les armées. Une autre façon de lire la géographie et l'histoire de la Grande Guerre et de rendre hommage aux générations perdues de part et d'autre du front. Profondément attaché à ces Ardennes qui ont connu trop de conflits, il aime rappeler cette phrase de Paul Valéry: «La guerre, c'est un massacre de gens qui ne se connaissent pas au profit de gens qui se connaissent, mais ne se massacrent pas.»

À LA RENCONTRE DES PLANTES OBSIDIONALES

Nous voici au bord de la route d'Exermont, ouverte par les Allemands pendant leur longue occupation des Ardennes, de septembre 1914 jusqu'en novembre 1918. Les corolles bleues d'un géranium sauvage *(Geranium pratense)* illuminent un des bas-côtés; de l'autre, ce sont les épis mauves aux allures de luzerne du *Galega officinalis.* D'origine allemande, les graines de l'une et l'autre ont très probablement accompagné les troupes, collées sous les semelles des soldats ou cachées dans le matériel de construction. En s'enfonçant au cœur d'un bois, un tapis ondulant et soyeux d'un carex, surnommé «crin végétal» pour sa finesse *(Carex brizoides),* trahit la présence de combattants au repos: la plante servait aux paillasses sommaires des soldats. Ils ont dû les abandonner sur place lors de la débâcle face à l'offensive alliée. «Ces paillasses ont pourri et l'herbe s'est ressemée», commente Damien Georges. Près d'un chemin forestier, ce sont les Américains qui ont laissé leur fleur, «l'herbe aux yeux bleus» ou *Sysirinchium montanum,* très largement présente en Amérique du Nord. «D'habitude, je n'aime pas trop les noms vernaculaires, mais là, l'herbe aux yeux bleus… il y aurait de quoi en faire un roman», dit-il, rêveur. À proximité, un petit jonc aux tiges légères *(Juncus tenuis),* plus discret et moins romanesque d'apparence, confirme le passage des «Sammies» dans le secteur, comme, plus loin, un solidago *(Solidago canadensis),* et deux autres types de carex originaires d'outre-Atlantique *(Carex crawfordii et Carex vulpinoidea).* Tous auraient été véhiculés par le fourrage que les Américains faisaient venir de chez eux pour nourrir leurs mules et chevaux. Damien Georges, prudent, tient à préciser: «Il est impossible de le prouver, mais la présence simultanée de plusieurs plantes issues soit d'Allemagne, soit d'Amérique, jamais identifiées sur ces sites par les botanistes avant-guerre, croisée avec la connaissance que l'on a de l'histoire du champ de bataille, tend à démontrer qu'elles sont bien venues avec les soldats.»

Maire de Fléville (moins de 100 habitants) pendant trois mandats –il a raccroché l'écharpe tricolore lors des dernières élections–, Damien Georges a transformé les armoiries de la commune héritées d'un lointain passé féodal, en un hommage autrement plus important à ses yeux: aux troupes du 16e régiment d'infanterie de la première division du général Pershing (la Big Red One) qui ont combattu pour son village début octobre 1918.

Les Américains ont laissé leur fleur: l'herbe aux yeux bleus. Tout un roman…

«J'ai utilisé le bleu de *Sysirinchium* sur le fond jaune du solidago». Il a aussi planté au printemps dernier plus de 10 000 arbres pour créer un parc mémoriel: chênes rouges d'Amérique, sapins de Douglas, et quelques séquoias… qui seront grands dans un siècle: «Je prépare le bicentenaire», plaisante-t-il. Un parcours botanique réunissant les plantes venues de part et d'autre du front devrait s'y ajouter. «Elles rappellent le sacrifice de jeunes gens qui n'avaient rien demandé à personne.» Le prochain président américain devrait être présent en Argonne lors des cérémonies du centenaire, à l'automne. Dommage pour lui, ce sera un peu tard pour la floraison. ■

LE CAMP ALLEMAND de Borrieswald, en forêt d'Argonne, fait l'objet de fouilles archéologiques. Ici, une cuve à eau, utilisée pendant la Première Guerre mondiale.

LE GÉRANIUM SAUVAGE *(Geranium pratense)* est apparu peu après la guerre de 1870, probablement apporté par les soldats allemands.

LE LUCANE CERF-VOLANT, intimement lié au milieu forestier. Ses larves se développent aux dépens des souches ou des arbres morts.

DANS LE CAMP de Borrieswald, les arbres portent les traces de la présence allemande dans la forêt.

BAPTISTE, stagiaire à l'ONF, montre des restes de faïence trouvés sur le mess des officiers du camp de Borrieswald.

LE VILLAGE de Cornay, dans les Ardennes, fut le théâtre de combats durant la Première Guerre mondiale.

YVES DESFOSSÉS, conservateur de l'archéologie de Champagne-Ardenne, et Damien Georges, technicien de terrain de l'ONF, dans le camp de Borrieswald.

À APREMONT, UN CHÊNE MULTICENTENAIRE VEILLE SUR LES DÉPOUILLES DE PLUS D'UN MILLIER DE SOLDATS ALLEMANDS.

VERDUN, UNE FORÊT POUR MÉMOIRE

Emblématique, tristement célèbre pour la terrible bataille de 1916, qui dura près d'un an et coûta la vie à plus de 300 000 hommes, Verdun est un sanctuaire. Après la dévastation est venu le temps de la végétalisation : pins noirs, pins sylvestres, épicéas, hêtres… Attachante et mémorielle, la forêt de Verdun est aussi productive.

PHOTOS EMMANUEL BOITIER

Pour observer le visiteur, une bergeronnette a trouvé commode de se percher sur l'une des 16 142 croix de bois blanches du cimetière de Douaumont. Juste en lisière du parc mémoriel à la pelouse soigneusement tondue, encore en vue de l'immense ossuaire qui abrite les restes de 130 000 soldats français et allemands non identifiés, des grenouilles vertes et rousses s'ébattent dans les trous d'obus. Le chemin serpente au sein d'une nature exubérante. Les graminées atteignent presque les épaules. Les prés sont parsemés de dizaines d'orchidées. Comment imaginer que sous nos pieds reposent encore des tonnes de ferraille, des munitions, des milliers de corps ? À côté des édifices érigés en souvenir des combats qui ont fait 300 000 morts, dont près de la moitié n'ont pas été retrouvés, la forêt de Verdun est un sanctuaire à ciel ouvert.

Avant-guerre, seul un tiers de la surface était boisé. L'essentiel du territoire était couvert de vergers, de pâtures, de champs cultivés, permettant une polyculture modeste. Jusqu'alors resté à l'écart des invasions, qu'elles aient eu lieu en 1792, 1814 ou 1870, le territoire devient la première place forte française. Le 19 décembre 1916, au terme de 300 jours et 300 nuits d'horreur, pendant lesquels la quasi-totalité de l'armée française s'est relayée, les combats laissent prés, villages et sols dévastés. Près de 10 000 hectares, soit le plus grand périmètre d'un seul tenant de toute la « zone rouge », sont destinés à se transformer en forêts. 36 millions d'arbres sont replantés en huit ans. Ce sont pour la majorité des résineux : pins noirs et pins sylvestres dans les secteurs les plus secs et les plus bouleversés, épicéas sur les marnes, plus fertiles. Près du fort de Douaumont, sur un large chemin abrité par les ramures des pins, André Hopfner, directeur de l'agence ONF de Verdun, remarque : « Les reboisements ont permis aux morts de demeurer sous les frondaisons plutôt que dans un taillis inextricable de ronces qui se seraient installées rapidement. » Dans les années 1970, il apparaît nécessaire d'intervenir : les arbres ont tous le même âge et les résineux, mal adaptés aux climats de plaine, montrent des signes de faiblesse. Les épicéas, surtout, sont victimes des scolytes, petits coléoptères xylophages appelés aussi typographes pour les motifs que leurs larves laissent sous l'écorce. Peu à peu, des feuillus sont réinstallés, essentiellement des hêtres, dont des « réfugiés climatiques » issus du sud-est et du sud-ouest de la France : ils devraient trouver à Verdun dans un siècle un environnement proche de celui qu'ils avaient à l'origine.

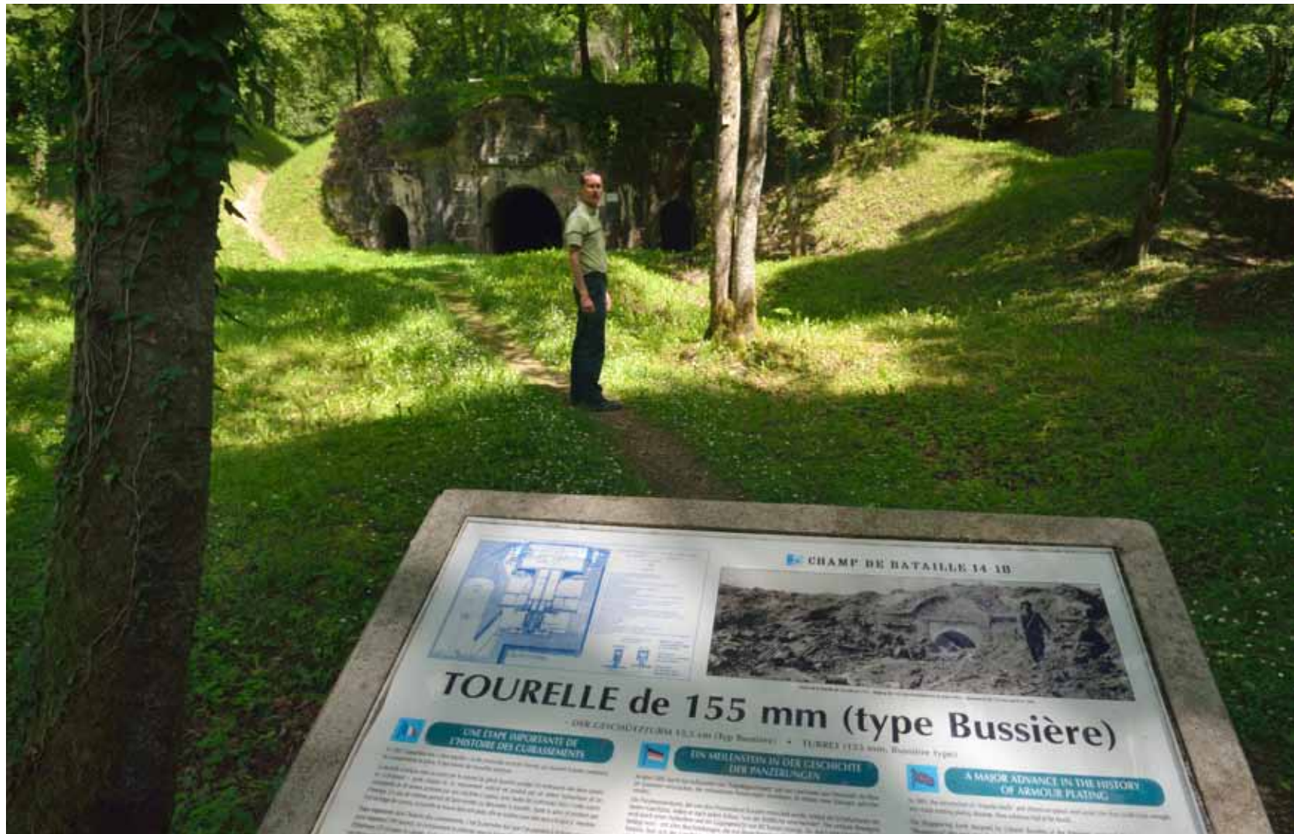
Forêt de guerre, Verdun est aussi un lieu riche en biodiversité.

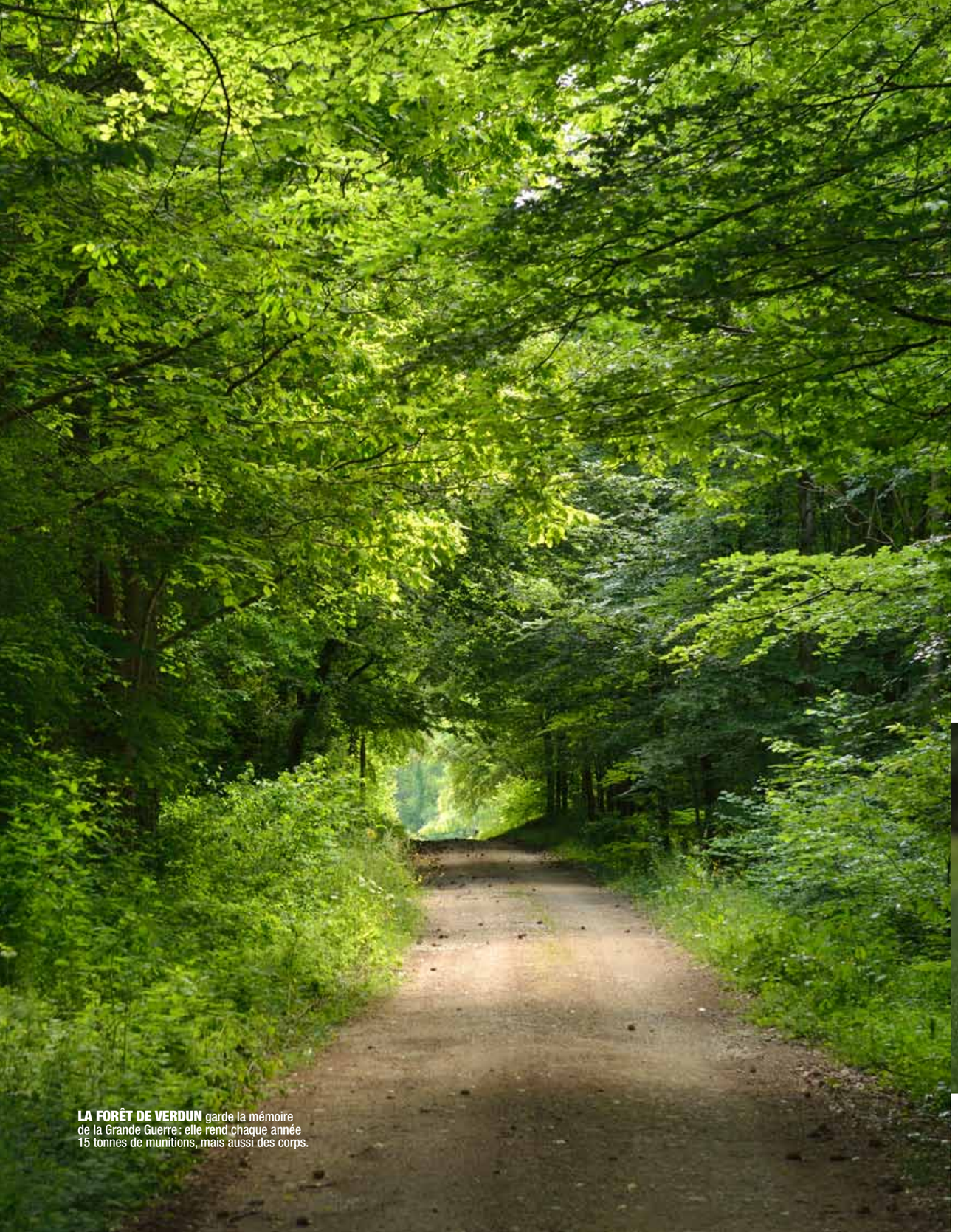
SUR LES PAS DES POILUS, DANS LA FORÊT

Les sites très patrimoniaux seront conservés en résineux, avec l'introduction de sapins Nordmann (les sapins de Noël), résistants aux scolytes. « À raison d'une centaine d'hectares replantés par an, l'objectif est que dans cent ans, l'ensemble des peuplements soit renouvelé », explique André Hopfner. La forêt de Verdun n'en est pas moins productive : 50 000 mètres cubes de bois sortent chaque année, en particulier des épicéas d'excellente qualité, destinés à la charpente. Et les crapauds sonneurs à ventre jaune profitent de la moindre ornière fraîchement ouverte par les engins de chantier forestiers pour se reproduire en nombre entre avril et septembre.

Notre route passe devant les regards de pierre du monument dédié à André Maginot, qui s'illustrera plus tard avec sa célèbre ligne défensive, avant d'atteindre le fort de Souville. À l'entrée du site, un groupe de Hollandais pique-nique sous les arbres. Cet ouvrage, « jumeau » moins connu du fort de Douaumont, qui lui fait face à la même altitude et constitue le dernier rempart avant Verdun, fut le théâtre de l'ultime offensive adverse en juillet 1916. La légende dit que les armées allemandes ont juste pu apercevoir les tours de la cathédrale avant d'être repoussées. Un lion de pierre marque la limite extrême de

VERS LE FORT DE SOUVILLE, une tourelle d'observation pour deux soldats.





LA FORÊT DE VERDUN garde la mémoire de la Grande Guerre : elle rend chaque année 15 tonnes de munitions, mais aussi des corps.

l'avancée ennemie. Le sol conserve un relief tourmenté, alors que çà et là émergent d'anciens ouvrages construits ou restaurés en 1917 : trois casemates de type Pamart à l'étrange profil en tête d'éléphant, une tourelle à éclipses pour deux canons de 155 mm qui n'ont tiré « que » 600 obus avant de s'enrayer. Fermé au public, le fort sert aujourd'hui d'abri pour de nombreuses espèces de chauves-souris. Sur le plateau de Souville, la régénération de la forêt a été spontanée. Les arbres sont repartis de la souche, formant plusieurs troncs. On remarque aussi des fruitiers sauvages, descendants des vergers d'avant-guerre ou issus des fruits consommés par les troupes. Des morceaux de ferraille dépassent des écorces, restes de l'enceinte de près de 20 mètres d'épaisseur de barbelés qui entouraient l'ouvrage. « Ici, les conditions de travail sont dures, mais cette forêt a une âme et les forestiers restent », remarque André Hopfner. Sous l'actuel monument aux musulmans morts pour la France, les démineurs ont repéré plus de 1 000 débris métalliques. Chaque année, la forêt de Verdun rend 15 tonnes de munitions et, souvent aussi, des corps. En 2013, les restes de 26 poilus ont été découverts dans un ancien poste de secours effondré sous un obus, sur le site du village détruit de Fleury-sous-Douaumont.

En chemin vers notre prochaine étape, Guillaume Rouard, agent patrimonial de la forêt de Verdun depuis 1995, confie : « Nous vivons dans le souvenir de ce qui s'est passé. Lorsque nous tombons sur des objets intimes, nous ne pouvons pas nous empêcher de nous mettre à la place de ceux qui étaient là il y a cent ans. » Il n'a jamais souhaité quitter cette forêt qu'il estime attachante. Comme beaucoup d'entre nous, un de ses arrière-grands-pères s'est battu à Verdun. « Nombre de visiteurs viennent suivre les pas de leurs ancêtres, capturés ou tués ici », remarque-t-il. Nous faisons halte près de l'ancien boyau de Londres, qui reliait Douaumont aux lignes arrière. Un trio de motards britanniques arborant l'emblème d'un club du Sommerset s'arrête. L'un porte un tee-shirt figurant une colonne vertébrale et des côtes en trompe-l'œil. Étrange image de ce squelette mouvant dans un lieu de mort…

L'HISTOIRE À L'OMBRE DES MARRONNIERS

Plus loin, l'ancien village détruit de Louvermont, un des neuf villages fantômes de la région de Verdun. Des stèles posées devant des trous béants marquent l'emplacement de l'école, de la mairie, d'une maison. Pas un son, en dehors du bruissement des feuilles et des chants d'oiseaux. Du village, il ne reste que des débris de tuiles, un abri métallique à moitié comblé, les

UNE FORÊT D'EXCEPTION

La forêt de Verdun est officiellement devenue, le 20 juin 2014, la deuxième « forêt d'exception » de France avec celle de Fontainebleau, et la seule au titre des forêts de guerre. En 2013, une reconnaissance par le procédé Lidar a permis de repérer les moindres vestiges du champ de bataille sur 12 000 hectares. Lieu emblématique de mémoire, la forêt de Verdun, site Natura 2000, est aussi riche de patrimoine naturel, avec la présence d'environ 10 000 crapauds sonneurs à ventre jaune et la création d'une réserve biologique intégrale. Plusieurs inventaires ont été réalisés ou sont en cours sur les populations de chauves-souris, oiseaux et coléoptères, mais aussi sur les champignons, mousses et lichens. Des parcours piétons et cyclistes reliant les quatre forts principaux et un circuit de découverte des villages détruits vont être aménagés. Un pôle d'accueil doit être ouvert en 2016 dans le bâtiment en cours de rénovation du Mémorial de Verdun.

UNE BERGERONNETTE GRISE *(Motacilla alba)* veille sur la nécropole de Douaumont, conçue après la meurtrière bataille de Verdun.

GUILLAUME ROUARD, agent patrimonial de la forêt de Verdun, observe un orchis moucheron. Au loin, le Mémorial de Verdun.

ruines d'une fontaine, un cimetière quasiment vide, un pied de mur où s'accrochent des fougères dans une lumière magnifique de sous-bois. De part et d'autre du trajet, de jeunes hêtres sont marqués de jaune, selon la technique des «arbres choisis»: «C'est une méthode à l'allemande. L'objectif est de conserver les arbres parents les plus beaux pour que dans un siècle nos descendants puissent se promener dans une superbe hêtraie», explique Guillaume Rouard. Nous avons remonté le temps en arrivant sur le bois des Caures, où s'est ouverte la bataille de Verdun, le 21 février 1916. La zone est alors vulnérable, les équipements et les troupes ont été transférés en Champagne. Dans son PC, une galerie semi-enterrée, le colonel Émile Driant, écrivain et député de Nancy en 1914, ne cesse d'alerter les autorités, en vain. L'offensive débute par un *Trommelfeuer,* un déluge de feu qui s'entend jusque dans les Vosges. Un million d'obus sont tirés. Sur les 1 200 soldats du bois des Caures, 90 s'en sortiront. La forêt est revenue spontanément. Sous l'ombre d'un marronnier, les restes du bâtiment sont aujourd'hui entourés des emblèmes des bataillons de chasseurs à pied qui ont lutté avant d'être submergés. Là encore, les sous-bois traversés par un réseau de boyaux qui desservait l'ancien PC portent les traces de l'histoire. Guillaume Rouard aime emmener les scolaires en forêt pour leur raconter la guerre: «La visite est encore plus marquante lorsqu'il pleut. Les monuments ne permettent pas de se rendre compte de ce que les hommes ont vécu: le manque d'eau, de nourriture, la boue, les cadavres pourrissants. Les enfants comprennent que tous ces jeunes soldats, Français et Allemands, ont vécu les mêmes choses. Et qu'il faut savoir pardonner.»

LE FORT DE SOUVILLE abrite aujourd'hui de nombreuses espèces de chauves-souris. Ici, la régénération de la forêt est spontanée.

FORÊT DE MÉMOIRE

Toutes les forêts de France ont été mises à contribution durant la Grande Guerre, et toutes rendent hommage à ceux qui ont péri.

HÉRAULT

RÉGION PARISIENNE

PAS-DE-CALAIS

PHOTOS ONF

HÉRAULT

LA FORÊT DES ÉCRIVAINS COMBATTANTS

Située près de Lamalou-les-Bains, cette forêt du souvenir a été créée au lendemain des inondations meurtrières de mars 1930, à l'initiative de l'Association des écrivains combattants. Parmi ses membres fondateurs: Maurice Genevoix, Jean Giraudoux, Roland Dorgelès et Emmanuel Bourcier, qui, le premier, eut l'idée de reboiser les pentes du mont Caroux, à la fois pour prévenir le renouvellement de cette catastrophe et honorer les écrivains morts lors de la Première Guerre mondiale. Plusieurs centaines de pins, cèdres et chênes sont ainsi plantés au début des années 1930. En 1938, les allées qui rayonnent autour d'une vaste table forestière en forme de croix de guerre sont baptisées chacune en hommage à un auteur disparu aux combats. Aujourd'hui, cette forêt rappelle le souvenir de 560 écrivains décédés dans les différentes guerres, dont Charles Péguy, Alain Fournier, Guillaume Apollinaire, Robert Desnos, Max Jacob, Antoine de Saint-Exupéry…

PAS-DE-CALAIS

LA FORÊT DE VIMY

Le bois rappelle le sacrifice des soldats canadiens de la Grande Guerre, en particulier lors de la prise de la crête de Vimy, à l'occasion d'une bataille acharnée en avril et mai 1917. En 1922, le terrain est donné par la France au Canada en signe de gratitude. Il est alors planté de 11 285 pins et érables, à la mémoire des 11 285 combattants canadiens sans sépulture tombés en France. Un impressionnant monument commémoratif a été édifié, qui nécessita onze ans de construction, de 1925 à 1936. Le site porte encore les traces des combats: trous d'obus, tranchées, souterrains. La forêt est riche en termes de biodiversité, notamment dans ses zones humides. L'une d'elles abrite une importante population d'osmonde royale, grande fougère menacée d'extinction et protégée dans la région. Des bondrées apivores, rapaces diurnes, ont aussi été observées.

AISNE

LA FORÊT DE VAUCLAIR

En 1918, la forêt de l'ancienne abbaye de Vauclair, qui abritait avant-guerre des hêtres et des chênes vieux de plusieurs siècles, est dévastée par les combats du chemin des Dames. À proximité, le village de Craonne n'est plus que ruines. Le plateau agricole est ravagé. Plus de 1 000 hectares classés en «zone rouge» deviennent des forêts, triplant ainsi la surface du bois d'avant-guerre. La forêt de Vauclair est alors essentiellement plantée de pins noirs, de hêtres verts et pourpres, et, sur les sols les plus fertiles, d'épicéas. Le nouveau village de Craonne est reconstruit en contrebas du plateau. Sur les ruines de l'ancien, un arboretum est planté à partir de 1941, avec l'aide de la Suède. Classé monument historique, il propose de retrouver sous les arbres les traces du vieux Craonne.

RÉGION PARISIENNE

LES FORÊTS DE SÉNART ET DE MONTMORENCY

Les ouvrages du Camp retranché de Paris, construit entre août 1914 et l'automne 1915, fut brièvement occupé, jamais utilisé lors des combats et rapidement obsolète. Ce dispositif oublié a été retrouvé grâce à une vaste campagne archéologique menée depuis 2007, qui croise trois sources: les cartes de l'époque, les enquêtes de terrain et les anomalies du sol relevées par le procédé Lidar. Ce scanner embarqué dans un hélicoptère radiographie le sol sous le couvert boisé. À Montmorency, les anciennes batteries de canons restent visibles et des tranchées ont été conservées sur de très longs tronçons (jusqu'à 560 mètres). À Sénart, en raison de l'affleurement de la nappe phréatique, les tranchées ont été surélevées derrière des talus hauts de plus d'un mètre encore aujourd'hui.

VOSGES

LE HARTMANNSWILLERKOPF

Appelé le Vieil-Armand par les poilus, connu aussi sous l'abréviation HWK, le massif boisé du Hartmannswillerkopf fut le théâtre de combats féroces. L'enjeu: la maîtrise de cette crête stratégique, surplombant la plaine d'Alsace et les voies de communication. Réduite à l'état de paysage lunaire par les tirs d'obus, la «montagne de la mort» a vu la forêt reconquérir peu à peu les sols bouleversés. Classé monument historique dès 1921, le site est devenu un lieu de mémoire dédié à la paix. Un parcours long de quatre kilomètres, ponctué de 45 panneaux en trois langues, emprunte, sur 60 % du linéaire, les tranchées et boyaux de l'époque, restaurés. Objectif: concilier l'accueil du public, la préservation des vestiges, le respect des morts, et la tranquillité de la faune sauvage, en particulier d'une colonie de chauves-souris qui a élu domicile dans les souterrains.

LA GRANDE GUERRE DES FORESTIERS

En temps de guerre, la forêt est un élément clé du système défensif. Mais le bois est aussi une ressource stratégique, qui sert pour les armes, les constructions, les voies de chemin de fer, le chauffage… Les forestiers intéressent alors particulièrement l'armée. Arbres et hommes paieront un lourd tribut au premier conflit mondial.

Eté 1914. Le déclenchement de la guerre ne surprend pas grand monde. Depuis la défaite de 1870 contre la Prusse et l'exacerbation des nationalismes, le bruit des bottes s'était fait de plus en plus fort. Le pays marche vers la guerre. Forêts et forestiers n'y font pas exception. L'armée s'intéresse depuis longtemps aux qualités des forestiers : ils savent progresser en milieu naturel, se cacher, et lire une carte à l'époque où l'essentiel de la population est analphabète. La majorité des personnels des Eaux et Forêts ayant dû, pour entrer dans l'Administration, contracter un engagement militaire, nombre ont connu les guerres coloniales, celles de l'Empire ou la bataille de 1870, à Sedan. Un décret de 1875 incorpore les forestiers dans les forces militaires du pays, en créant les « compagnies de Chasseurs-Forestiers ». À partir de cette date, les futurs forestiers apprennent le maniement des armes à l'école de Nancy, formation dont ils sortent avec le grade de sous-lieutenant. Et puis la frontière du Nord-Est a bougé, et place l'Allemand à 300 kilomètres de Paris. Un chapelet de forts est construit sous l'impulsion du général Séré de Rivières, le « Vauban » de cette fin du XIXe siècle. Entre les places fortes s'étendent de grands massifs forestiers, qui vont devenir un élément du système défensif. L'armée en prend le contrôle. D'un côté, les civils ne peuvent bûcheronner sans autorisation ; de l'autre, l'armée a le droit d'exproprier et de déboiser afin d'aménager les axes de tir, redoutes, voies ferrées…

Les Français ont aussi l'amer souvenir du précédent conflit : « Si nous avons été surpris en 1870, cela tient presque toujours à ce que nous n'avons pas su reconnaître et occuper les grands massifs boisés qui masquaient les mouvements de l'ennemi », écrit, en 1910, Louis Chancerel, officier et forestier. Pour la stratégie militaire, les forêts sont des défenses naturelles qui freinent et désorientent l'adversaire, des abris pour dissimuler les mouvements de troupes à l'offensive comme au repli, et une protection contre des balles de l'artillerie. On n'avait pas encore inventé l'obus et, jusqu'alors, les guerres se livrent peu en forêt. « La bataille se déroule à perte de vue. La forêt, aucun stratège n'en veut pour ses troupes », remarque Andrée Corvol, directrice de recherche au CNRS et présidente du groupe d'histoire des forêts françaises. À la différence des précédentes, la Grande Guerre place « la forêt en première ligne », observe Paul Arnould, biogéographe, professeur à l'École normale supérieure (ENS-Lyon). Après la guerre de mouvement, le front s'installe à partir d'octobre 1914 sur une ligne de plus de 600 kilomètres, qui traverse les grands massifs boisés des Vosges, de Lorraine, d'Argonne ou de Picardie. Frantz Adam, médecin psychiatre et photographe amateur, immortalise en 1915 des soldats souriants sous leurs abris de branches de sapin dans un sous-bois intact. Des images « d'une guerre en forêt presque bucolique, à peine troublée par la présence de quelques tombes paisibles et ombragées », écrit André Loez, docteur en histoire contemporaine et chargé de cours à Sciences Po-Paris.

RAZZIA SUR LE BOIS, RESSOURCE STRATÉGIQUE

Le conflit bascule vers l'anéantissement réciproque. Au-delà de son rôle tactique (c'est de la forêt de Retz, dans l'Aisne, que fut lancée l'ultime et décisive offensive alliée en juillet 1918), la forêt représente un stock stratégique. La Grande Guerre est « une formidable dépense énergétique, et la forêt la principale ressource », résume Jean-Paul Amat, géographe à l'université Paris IV-Sorbonne. Surtout que les grandes mines de charbon de terre sont sous contrôle allemand, que le blocus empêche les importations de Scandinavie ou d'Afrique, et que, bientôt, la révolution de 1917 stoppera l'approvisionnement en bois russes. Le bois sert à tout : construire les tonneaux, consolider les tranchées, fabriquer les crosses de fusils, cuire le pain, tracer des voies de chemin de fer, jeter des ponts, réchauffer les poilus… « Et les civils ont aussi besoin de bois », rappelle Frédéric Steinbach, historien de formation et responsable du patrimoine pour l'ONF de Lorraine. L'armée table sur une guerre courte. Il n'y a pas de stocks. Les coupes de bois sont anarchiques. « Le génie arrivait avec ses moyens militaires et un capitaine ordonnait : "C'est la guerre, je prends" », explique Patrice Hirbec, de la direction Forêts et risques naturels de l'ONF. Forestiers et hommes politiques s'en émeuvent. Louis Marin, député de Meurthe-et-Moselle,

FORESTIER des Eaux et Forêts contrôlant un abattage, dans l'est de la France, en septembre 1917. © ECPAD

prévient fin 1914 : « À ce rythme, la forêt française sera ruinée en très peu de temps. » L'hiver 1914-1915 est particulièrement rigoureux, et, désormais, on sait que la guerre sera longue. « On commence à exploiter les forêts proches du front, puis toutes les forêts françaises sont mises à contribution », remarque Jean-Paul Amat. Un premier « service des bois » est créé fin 1914. La coordination s'améliore jusqu'au « service forestier d'armée », créé en juillet 1917, permettant d'utiliser les compétences des forestiers et d'assurer l'approvisionnement. « Il y a eu une part d'indécision, de pragmatisme, d'innovation, et, au jour le jour, s'est construite une organisation exceptionnelle qui aurait permis de tenir une guerre de position pendant encore longtemps », observe-t-il.

DES TECHNIQUES INÉDITES EN FRANCE

La Première Guerre est mondiale, y compris en forêt, où se croisent des ouvriers chinois, des travailleurs vietnamiens, des soldats coloniaux, des prisonniers de guerre... Les armées alliées, canadiennes, américaines, britanniques arrivent aussi. Elles apportent leurs forestiers, leurs techniques, leurs machines. Les Nord-Américains, familiers des immenses étendues boisées, agacent et fascinent. Ils exploitent la forêt par des coupes rases (« à blanc »), loin des techniques de régénération chères aux Français, même si le grand patron de la foresterie américaine d'alors, Gifford Pinchot, a été formé à l'école de Nancy. Les Canadiens coupent à hauteur d'homme, quand, en France, c'est à ras du sol. Et surtout, ils ont ces extraordinaires engins, tracteurs puissants, chenillards, scieries à doubles lames, moquées par les Jurassiens qui les appelaient les « usines à sciure ». L'incompréhension est identique sous la bannière étoilée. Jean-Yves Puyo, géographe à l'Université de Pau et des Pays de l'Adour, rappelle : « Il leur semblait monstrueux qu'un peuple qui avait l'ennemi à ses portes perde son temps à marquer méticuleusement des arbres ! » Patrice Hirbec précise : « Puis ils se sont parlé, ont sympathisé et se sont appréciés mutuellement. » Les forestiers d'outre-Atlantique ont appris la sélection des arbres et l'économie de la ressource ; les Français, la rentabilité et la conduite d'un chantier.

La Première Guerre est mondiale, y compris en forêt.

Les arbres servent enfin d'observatoires pour repérer les lignes et les mouvements ennemis, alors que des filets sont tendus pour mimer des forêts et tromper les opérations de reconnaissance en ballon. Une activité de production de faux arbres se met aussi en place, offrant du travail aux équipes de décorateurs de théâtre ou d'opéra désœuvrés par le conflit. Et puis, il y a les forêts dévastées en quelques heures par le pilonnage des obus, qui ne montrent plus qu'un sol ravagé par une extraordinaire puissance. Une autre image de Frantz Adam montre un soldat titubant face à un arbre réduit à l'état de squelette fumant. En 1916, Maurice Genevoix décrit ainsi ce « gémissement » qui accompagne la chute d'un grand arbre frappé par un obus, avant de devenir un « immense cadavre allongé dans les herbes » *(Nuits de Guerre)*. Les forêts embrasées marquent les esprits des peintres envoyés au front à la manière des reporters de guerre, comme Raoul Dufy en Argonne, ou Félix Vallotton à Verdun, qui en livrent des œuvres saisissantes. « Les forêts, on a tiré dessus aussi au canon. Elles n'ont pas existé huit jours, les forêts. Ça fait encore de beaux feux les forêts, mais ça dure à peine », écrit Louis-Ferdinand Céline dans *Voyage au bout de la nuit*. Andrée Corvol remarque : « Dans le vieux pays issu de la "Gaule chevelue" qu'est la France à l'époque, l'arbre, c'est l'enracinement dans la patrie, la pérennité, la transmission entre générations. Au travers de la mutilation de la forêt, on a compris que plus rien ne serait comme avant. » Après la guerre, on estime à plus de 100 000 hectares la superficie forestière détruite par les combats. ■

CORPS FORESTIER AMÉRICAIN en France. © Collection particulière J.-C. Fombaron

DE L'AUTRE CÔTÉ DU FRONT

Les Allemands mettent aussi les forêts à contribution et utilisent tous les moyens disponibles, y compris les plus insolites : une image d'époque montre un éléphant du cirque employé en 1915 par les Allemands au transport du bois à Felleries, dans le Nord. Les « pillages » ennemis dans les zones occupées sont réels, mais moins généralisés qu'on ne l'a affirmé côté français lorsqu'il s'est s'agit de calculer les réparations. Dans les territoires que l'adversaire pensait restituer, comme la Flandre, la forêt est un butin de guerre, sur le principe de « tout ce qui est pris ne sera pas à rendre. » Au contraire, dans ceux qu'il pensait conserver, en Lorraine par exemple, elles sont exploitées dans la perspective des années de reconstruction. Vingt ans après le conflit, des forestiers français reconnaîtront d'ailleurs que les Allemands avaient su utiliser des techniques leur permettant d'obtenir de meilleures régénérations de chênes.

TOUS DROITS RÉSERVÉS

LE BOIS est une ressource précieuse pour la guerre : il sert à tout. Les forêts seront toutes mises à contribution.

LES BARAQUEMENTS des personnels de l'ambulance du camp Jeanperrin près du Hartmannswillerkopf sont en bois.

LES CHASSEURS FORESTIERS ont pour mission d'assurer la gestion des forêts pendant la guerre. Ici, à Sénart.

FORESTIERS MORTS POUR LA FRANCE

C'est une « hécatombe », résume Jean-Yves Puyo, géographe, professeur à l'Université de Pau, à propos du bilan du conflit pour les chasseurs forestiers, qui comptent avant-guerre 6 000 hommes et 260 officiers. Le 56e bataillon de chasseurs du lieutenant-colonel Driant perd ainsi 80 % de ses hommes dans la seule journée du 21 février 1916, qui marque le début de la bataille de Verdun. Si les chiffres n'existent pas pour les préposés, on sait que 15 % des cadres issus des deux grandes écoles forestières ont été tués, dont 60 % des plus jeunes promotions de celle de Nancy. Sur les 14 anciens élèves sortis en 1913, 10 ne reviendront pas. « Avec cette saignée humaine et forestière, le conflit marque la fin de l'âge d'or de la foresterie française et des contacts fructueux qui existaient avec l'autre grand pôle européen des sciences forestières : l'Allemagne », affirme-t-il. Le corps des chasseurs forestiers, créé en 1875, est dissous en 1939.